



Généralisations

un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France

Extraits littéraires

Troisième période : des années 1980 à nos jours

- Leïla Sebbar
- Tahar Ben Jelloun
- Abdelkader Djemaï
- Gil Ben Aych
- Boualem Sansal
- Malika Mokkedem
- Azouz Begag

Leïla Sebbar (née en 1943)

Leïla Sebbar est née en 1943 à Aflou dans l'Algérie coloniale, d'un père algérien, musulman, laïque, et d'une mère française, tous deux instituteurs. Elle est arrivée en France en 1961 pour y étudier la langue et la littérature françaises, d'abord à Aix-en-Provence puis en 1963 à Paris où elle vit toujours. À la fin des années soixante-dix, elle est devenue professeur tout en collaborant à des revues féministes comme *Histoires d'Elles* et *Sorcières* et en publiant ses premiers essais. Elle ne parle pas l'arabe, la langue de son père et du peuple colonisé, elle écrit dans la langue de sa mère, le français: « J'écris des romans avec de l'étranger ». C'est ce sentiment d'altérité qu'elle interroge dans les lettres qu'elle échange avec Nancy Huston, entre 1983 et 1984, sous le titre *Lettres parisiennes. Autopsie de l'exil*, ou dans *Je ne parle pas la langue de mon père*, paru en 2003.

L'Arabe comme un chant secret (2007)

Dans *L'arabe comme un chant secret*, paru en 2007, Leïla Sebbar laisse résonner la question de la langue et de l'identité profonde, en hommage au père.

L'école de mon père, instituteur indigène de langue française dans l'école de la France, maître de l'ÉCOLE DE GARÇONS INDIGÈNES, est le lieu fondateur, unique, l'espace clos et préféré du discours laïque et républicain qui se répète à l'infini dans le plaisir de la vocation. Ma mère est l'alliée indéfectible de la mission, institutrice dans l'école dont mon père est le directeur, maîtresse d'école et maîtresse dans la maison d'école intégrée à cette république laïque minuscule. Mon père, maître incontesté de l'île idéale, serait un pauvre colonisé, une victime, et ma mère, sa complice dans l'école, la maison, la chambre, le bourreau, le bourreau ? Impossible féminin à ce mot de barbarie. Ainsi, l'école de mon père serait l'école coloniale. Elle est l'école de la France coloniale et colonialiste. Elle a colonisé mon père dans la langue de ma mère. C'est un rapt. Mon père a été enlevé à sa mère, à sa terre même, à son pays – puisqu'il fait partie d'un réseau politique internationaliste-, à sa langue, aux femmes de sa langue. Il a choisi Satan. Il a perdu son âme... Et ma mère est la séductrice, diabolique, l'auxiliaire de la France impérialiste et guerrière.

Et moi, dans cette histoire de corps, d'âme et de langue ? Fille d'une victime et d'une bourreau... Prise au piège. Tourmentée. Entre un masculin féminin et un féminin masculin. Qui est le père, qui est la mère ? Produit neutre, ni fille ni fils, enfant d'une union contre nature ? Fuguer dans la géographie physique et mentale pour échapper à la folie. Fuguer. Se sauver loin, de l'autre côté de la mer. Dans l'exil.

Avant dernières pages du récit :

J'offre à mon père non pas son peuple sur sa terre et dans sa langue mais des fragments du corps algérien dans le silence de l'exil, dans l'exil de l'autre langue et de son école hospitalière, sur la rive française de sa femme revenue au pays natal sans avoir jamais quitté sa langue. Peut-être la mer, c'était la mer de l'enfance à Ténès, la mer circulaire que rien ne sépare d'elle-même, peut-être la mer a-t-elle roulé l'accent maternel en même temps que le corps nageur et heureux de mon père en Méditerranée ? Il a refusé de s'éloigner de son rivage. Et lorsqu'il s'enfermait dans la maison paysanne du beau pays de France, la Dordogne de ma mère, avec ses rivières, il s'asseyait sur la pierre plate, sa pierre sous la treille, et il lisait, ce qu'il lisait je ne saurais le dire mais l'homme du livre qu'il était me faisait penser au jeune homme méditant sous l'olivier centenaire de la colline qui regarde le Cap Ténès. Mon père a donné ses enfants à sa femme, à la France, à la langue d'amour qui l'a reçu comme maître d'école modèle, il lui a donné le meilleur et sa jeunesse, ses élans d'idéalisme républicain, malade de justice et d'égalité. Il ne pouvait pas être ce Juste dans la langue de sa mère ? Ou elle était là, présente en sœur jumelle, et je ne le savais pas ? Je ne le sais pas ?

Je traduis l'Algérie, je traduis mon père dans la langue de ma mère. Je lui fabrique, je me fabrique une famille immense des deux côtés de la mer. Je crois ainsi rétablir une filiation rompue. C'est cette filiation que j'offre à mon père. Je ne saurai pas comment il l'aurait reçue. Le lecteur à la place du père le saura un jour ? Il me le dira ? Je ne l'ai pas rencontré. Ce serait la fin de l'intranquillité. La sérénité ? Je n'écrirais plus.

Tahar Ben Jelloun (né en 1944)

Tahar Ben Jelloun est né à Fès au Maroc le 1er décembre 1944. Il fréquente d'abord l'école coranique du quartier, puis il entre à l'école primaire franco-marocaine bilingue. En 1955, sa famille s'installe à Tanger où il fréquentera le lycée français, avant de suivre des cours de philosophie à Rabat. En juillet 1966, ses études sont interrompues : il est envoyé dans un camp disciplinaire de l'armée avec 94 autres étudiants soupçonnés d'avoir organisé les manifestations de mars 65. Libéré en janvier 1968, il reprend ses études, devient professeur de philosophie et commence à écrire.

En 1971, l'enseignement de la philosophie est arabisé : Tahar Ben Jelloun, n'étant pas formé à cette langue, s'installe à Paris. Il y devient écrivain et journaliste. Lui-même se définit comme un intellectuel engagé et publie de nombreuses œuvres, telles que *La Réclusion solitaire* ou *La plus haute des solitudes* en 1975. Dans *Partir*, paru en 2006, il dénonce la corruption et le scandale des filières d'émigration clandestine au Maroc.

En 1987, il obtient le prix Goncourt pour *La Nuit sacrée*.

Partir (2006)

À Tanger, quand la nuit tombe, on peut apercevoir les lumières de l'Espagne. En ces années 1990, toute une génération de jeunes marocains, aimantés par ce mirage, sont habités d'une idée obsédante : partir, franchir le Détroit de Gibraltar, aller en Europe, en Espagne, en France ou ailleurs ... Azel est de ceux-là : il a vingt-quatre ans, est jeune diplômé, désœuvré et sans espoir d'avenir. Un soir dans un café, sous les yeux d'un passeur surnommé Al Afia, « le caïd », il exulte dans une diatribe pleine de frustration, de colère et d'amertume.

Al Afia devait faire taire le petit excité. Ses hommes de main lui obéissaient d'un signe de la tête. Il regarda en direction d'Azel. Deux hommes s'en emparèrent et le jetèrent dehors en le rouant de coups. L'un deux lui dit :

- Décidément, tu fais tout pour énerver le patron, on dirait que tu cherches à rejoindre ton copain !

Le copain d'Azel était son cousin germain Nouredine, qu'il considérait comme son frère et qu'il destinait à sa sœur KENZA ; il s'était noyé lors d'une traversée nocturne où les hommes d'Al Afia avaient surchargé le rafioteur. Vingt-quatre noyés en cette nuit d'octobre où la tempête fut une excuse à la non-intervention de la Guardia civil d'Almeria.

Al Afia avait nié en bloc avoir reçu l'argent alors qu'Azel était présent lorsque Nouredine lui avait versé la somme de vingt mille dirhams. Cet homme avait plusieurs morts sur la conscience, mais avait-il seulement une conscience ? Ses affaires florissaient dans plusieurs domaines. Il vivait dans une immense maison à Ksar es-Seghir, sur la côte méditerranéenne, une sorte de bunker où il entassait des sacs en jute pleins à craquer de devises. On disait qu'il était marié à deux femmes, une Espagnole et une Marocaine. Elles vivaient dans le même espace. Personne ne les avait jamais vues. Et comme le trafic du kif ne lui suffisait pas, il remplissait donc tous les quinze jours de vieilles embarcations de pauvres bougres qui donnaient tout ce qu'ils avaient pour passer en Espagne. On ne les voyait jamais la nuit du départ. C'était un de ses hommes, garde du corps, casseur, chauffeur, qui supervisait le chargement. Ce n'était jamais le même. Il avait ses rabatteurs, ses indicateurs et aussi ses flics. Il les appelait « mes hommes ». De temps en temps, les autorités de Rabat envoyaient une patrouille de l'armée pour arrêter des embarcations et leurs passeurs. Les flics de Tanger n'étaient surtout pas mis au courant. Ce fut ainsi qu'Al Afia eut quelques-uns de ses hommes de main arrêtés et mis en prison. Tant qu'ils étaient à la prison

de Tanger, il s'en occupait comme si c'étaient ses enfants, leur assurait un repas par jour et finançait leur famille. À la prison de Tanger, il avait ses entrées, connaissait le directeur et surtout les gardiens qu'il arrosait même quand il n'avait pas de copains détenus entre leurs murs.

Il était passé maître dans les méthodes de corruption[...].

Abdelkader Djemaï (né en 1948)

Le journaliste et écrivain Abdelkader Djemaï, né le 16 novembre 1948 à Oran, a quarante-cinq ans lorsqu'il quitte l'Algérie pour venir vivre en France où il s'installe en 1993. Outre ses activités journalistiques et littéraires, il anime des ateliers d'écriture, notamment en milieu scolaire ou carcéral. Auteur de nouvelles, de pièces de théâtre et de romans, il a reçu le Prix Découverte Albert Camus et le Prix Tropiques pour *Un été de cendres* (1995). Il a également été nommé chevalier des Arts et des Lettres. L'Algérie et les Algériens sont présents dans la plupart de ses œuvres, de la guerre d'indépendance à l'histoire de l'immigration. Dans *Gare du Nord*, paru en 2003, l'auteur fait entrer en littérature les *chibanis*, « anciens » en arabe.

Gare du Nord (2003)

Bonbon, Bartolo et Zalamite, trois chibanis arrivés d'Algérie en France dans les années 50 vivent au « Foyer de l'Espérance », dans le quartier de la Goutte d'Or. Ils se retrouvent souvent au café de la Chope verte, pour partager les petits plaisirs quotidiens, parler de leur vie et du passé. Le massacre du 17 octobre 1961 à Paris continue de les hanter : ce jour-là, une manifestation pacifique des Algériens contre le couvre-feu instauré par le Préfet de police Maurice Papon est violemment réprimée : dix mille personnes interpellées, des morts dont le nombre (de trente à plus de trois cents) fait encore débat auprès des historiens, des corps jetés à la Seine... Bonbon était là.

Ce matin-là, avant de grimper dans l'autobus, Bonbon avait pris soin de plier en quatre un numéro de *France-soir* et de la glisser dans la poche arrière de son pantalon. Il ne savait certes pas lire, n'avait pas la cervelle politique, ni celle d'une fourmi comme aurait dit l'incontournable Bakary, mais il voulait manifester avec ses frères contre le couvre-feu décrété par la préfecture de police quinze jours plus tôt. Cette dernière interdisait aux Français musulmans d'Algérie et aux autres Nord-Africains de circuler entre 20h30 et 5h30 du matin dans les rues de Paris et de la banlieue. Bonbon, se souvenait aussi que les cinémas et les cafés leur étaient fermés dès 19 heures.

Le cortège était également composé de femmes et d'enfants. Il partait de la place de l'Opéra pour atteindre le boulevard Saint-Germain en passant par la place de la République et le quartier Saint-Michel. D'autres rassemblements s'étaient formés dans la capitale.

Les forces de l'ordre étaient partout. Elles se tenaient avec leurs cars et leurs fourgons autour des bouches de métro, aux arrêts de bus, aux carrefours. Comme un mauvais présage, la pluie tombait dru, grise et glaciale. Bonbon avançait au milieu de la foule qui coulait pacifiquement le long des boulevards où se succédaient les beaux bâtiments et les belles vitrines. Trempé de la tête aux pieds, il se sentait pourtant au chaud, porté par cette foule formidable qui se déployait sur la chaussée. Mais la peur avait, ce 17 octobre, fini par rattraper Bonbon dans ce voyage au cœur de Paris, vécu les yeux grands ouverts, le pas ferme et la bouche sèche. Cette peur lui rappelait celle du grisou dans les galeries de la fosse Lyautey de Noeux-les-Mines dont il redoutait à chaque instant l'effondrement. Avec ses outils et son casque à lampe qui le faisait ressembler à un ver luisant, il y était descendu cinq longues années, le temps, disait-il, de faire tomber sa santé.

L'atmosphère était tendue. Les contrôles d'identité, les perquisitions et les arrestations se multipliaient. Depuis le mois de septembre, des compatriotes avaient été enlevés et torturés. Deux des locataires de « l'Hôtel du Soleil » avaient disparu. On disait qu'ils avaient été assassinés. Pour se défendre, Bonbon n'avait pour seule arme que les pages de *France-Soir*. Il les étalerait sur le sol froid d'une cellule ou d'une cave clandestine s'il était arrêté. Une petite précaution soufflée par un militant de la Fédération de France, chargé de collecter les cotisations dans le quartier et d'encadrer une partie des manifestants.

En approchant de Saint-Michel, Bonbon avait soudain senti que ses chaussures lui serraient les pieds, surtout de gauche. À peine mises, gonflées par la pluie, elles lui brûlaient le talon et l'extrémité du petit orteil. Il n'avait pas de coton, de sparadrap ou de chaussettes plus épaisses pour faire face à ce handicap qui commençait à entraver sa marche. Il eut alors l'idée d'utiliser un morceau de *France-Soir* pour envelopper son pied. Mais, après une centaine de mètres, il fut obligé d'abandonner le cortège et de rejoindre en claudiquant une porte cochère. Le cœur en peine, il regarda s'éloigner les derniers manifestants qui tournaient au coin du boulevard. Assis, les pieds à l'air, il continuait de guetter l'avancée de la foule quand, soudain, une violente clameur s'éleva du côté du fleuve. Ce mardi-là, au milieu des insultes, des hurlements et des coups de matraque sur la tête, des corps qu'il venait de côtoyer furent avalés par les eaux noires et glacées de la Seine.

En souvenir de cette nuit sanglante, Bonbon avait gardé la boîte en carton de couleur sable où il conservait sa vieille carte d'identité, des photos de sa fille, de ses petits-enfants et le livret de famille aux pages jaunies et à l'encre un peu passée.

Le nez sur la vitre (2004)

Un émigré algérien de 58 ans quitte Avignon en car pour retrouver à Nancy un de ses fils, âgé de 25 ans. Aux choses vues par le vieil homme sur la route se mêlent le souvenir d'un voyage en autocar qu'il a fait, enfant, avec son propre père, en Algérie, et l'évocation de ce que fut sa vie depuis. Se mêle aussi l'histoire de ce fils avec lequel il n'a jamais communiqué.

Son fils avait poussé, sec et noueux comme le bâton de son grand-père qu'il n'avait pas connu. D'ailleurs, il ne connaissait pas beaucoup les membres de sa famille qui vivaient au pays, où il s'était rendu en tout et pour tout deux fois. La première, au douar avec ses parents et son jeune frère pour se recueillir sur la tombe du grand-père, et la seconde pour passer un mois de vacances chez sa grand-mère et sa tante paternelles. Du côté maternel, il connaissait à peine ses oncles et ses cousins. Très tôt, par la force des choses et du temps, il était devenu orphelin d'une histoire familiale avec ses drames et ses joies, sa force et ses aspérités, ses signes de ralliement et ses divisions. Il ressemblait à un fildefériste qui avançait, sans balancier ni filet, le pied enfoncé dans le vide. Il était presque sans attaches, sans liens avec les siens pour qui il n'était peut-être plus qu'un fantôme oublié et oublié. Il savait qu'il n'épouserait pas sa cousine ni aucune fille de là-bas, qu'il ne vivrait ni au douar ni dans la grande ville où il y avait encore une horloge en pierre et des lions en bronze qui gardaient l'entrée de la mairie.

Il savait surtout qu'il était irrémédiablement, définitivement d'ici. Il était né au bord du fleuve dans une ville qu'il aimait et où il avait ses amis et ses amours. De gré ou de force, elle lui appartenait à lui aussi, comme à tous les autres. Une ville qui, après le ciel gris et le mistral, s'ouvrait, l'été, à la foule, au théâtre, à la vie. Un moment, il avait fait partie d'une troupe amateur. Il aurait voulu être comédien et sillonner les routes. Il était plutôt timide avec ses grands yeux noirs et ses cheveux toujours sagement peignés, comme sur la photo que son père n'arrivait pas à trouver. Ce n'était pas de leur faute si, très tôt, une sorte de muraille invisible s'était dressée entre eux. Peut-être avaient-ils besoin de se faire peur pour mieux s'éprouver, se rencontrer. Il n'avait aucun souvenir précis de lui, ni du bruit de ses chaussures qui auraient crissé, ni de la toux qui aurait secoué sa poitrine. Il n'avait pas, comme lui, connu la guerre et la pauvreté. Ils n'avaient jamais vu une pièce de théâtre ou pris l'autocar ensemble, pour un voyage dont il garderait les petits détails qui font les repères d'une vie et le sel d'une mémoire qui ne se serait pas bêtement perdue.

Cette muraille était moins épaisse avec sa mère. Il se sentait plus à l'aise avec elle. Le silence qui les liait était plus riche, plus chargé d'émotion. Ses yeux lui parlaient et cela souvent suffisait à ses attentes. Il ne maîtrisait pas bien la langue de ses parents, mais il n'avait pas honte de leur accent lorsqu'ils tentaient de s'exprimer en français. Ils ne pratiquaient pas la prière et cela ne le dérangeait pas. Durant le mois de ramadan qu'il ne faisait pas, il ne mangeait pas devant eux. Il était fier du nom et du prénom qu'ils lui avaient donnés.

Gil Ben Aych (né en 1948)

Gil Ben Aych est né en 1948 à Tlemcen en Algérie. Il est professeur de philosophie au Lycée G. Apollinaire à Thiais dans le Val de Marne. Il a publié des romans, des récits et des essais. En 2002 paraît *La Découverte de l'Amour et du Passé Simple*, roman d'une famille de « pieds-noirs », déjà commencé avec *Simon et Simon et Peggy*.

La Découverte de l'amour et du passé simple (2002)

Le jeune Simon et sa famille, qui ont quitté l'Algérie en 1956, s'installent dans la banlieue communiste de Champigny-sur-Marne, après six années passées à Paris. Au collège, en classe de troisième, Simon fait la connaissance de Bernard.

Bernard s'appelle Illouz, composition complexe et critique, puisque se révélant un jour de confidence avoir été amputée d'un « ben » faisant trop arabe : le jour où Bernard Illouz, celui qui se faisait appeler Illouz, ordre de son employé de banque de père, montra sa carte d'identité et où Simon vit imprimé « Ben Illouz », ce jour-là Simon comprit quelque chose de la nature en détresse du dénommé, susnommé, renommé. D'abord parce que Simon affichait, lui, un « ben » sans souci et revendiqué, détaché en « fils de » ; et ensuite parce que la dissimulation d'une fraction de patronyme fut pour Simon le signe particulier d'une dissimulation plus générale, plus profonde, plus essentielle et plus ontologique. En faisant comme si la fraction « ben » de son patronyme signifiait arabisme plutôt que judaïsme, Bernard montrait à Simon l'ignorance de son être réel et, du même coup, l'aliénation entretenue à l'imaginaire exotique de l'autre, du Français. Façon de n'être pas sûr de soi, donc de n'être pas soi, de n'être pas. Quand Simon, juif d'origine, juif demeurait et juif il était, patronymiquement annoncé, patronymiquement continué. Cette façon de cacher son côté juif-arabe déplaisait à Simon et l'amena à considérer Bernard. Et c'est à partir de ce moment-là qu'il le méprisa.

Boualem Sansal (né en 1949)

Né en 1949, Boualem Sansal vit à Alger. Tour à tour enseignant, consultant et haut fonctionnaire, il a commencé à écrire grâce à l'écrivain Rachid Mimouni qui l'a encouragé. En 1999, Gallimard publie son premier roman *Le Serment des barbares*, qui obtient le prix du Premier roman et l'écrivain poursuit son œuvre avec romans, nouvelles et essais. En 2003, il est limogé de son poste au gouvernement en raison de sa position critique sur l'islamisation de l'Algérie.

Le Village de l'Allemand ou le Journal des frères Schiller (2008)

Le Village de l'Allemand ou le Journal des frères Schiller, dont l'action se situe en 1995-1996, relie trois thèmes : la Shoah vue à travers le frère aîné Rachel, la sale guerre des années quatre-vingt-dix en Algérie, découverte à la fois par les deux frères, et l'influence croissante des islamistes dans les banlieues françaises, telle que nous la présente Malrich. Un mélange détonnant qui valut à ce roman d'être interdit en Algérie, d'autant qu'on y découvre que le père des deux garçons, héros du FLN, est en fait un ancien nazi. En France, le roman a été apprécié et l'on a salué le courage de l'auteur.

Journal de Malrich, octobre 1996

Nous sommes de mère algérienne et de père allemand, Aïcha et Hans Schiller. Rachel est arrivé en France en 1970, il avait sept ans. Avec ses prénoms Rachid et Helmut, on a fait Rachel, c'est resté. Moi, j'ai débarqué en

1985, j'avais huit ans. Avec mes prénoms Malek et Ulrich, on a fait Malrich, c'est resté aussi. Nous avons été hébergés par tonton Ali, un brave homme qui avait sept garçons et un cœur gros comme un camion. Chez lui, plus c'est chargé, mieux ça roule. Un natif du bled, copain de papa, un émigré de la première heure qui a pratiqué toutes les misères mais qui a réussi à se faire un nid pour ses vieux jours. Il va sur sa fin, le pauvre, il n'a plus sa tête. C'est un *chibani* qui se meurt dans le silence. Je n'ai pas été un cadeau pour lui. Il ne s'est jamais plaint, il disait en souriant : Un jour, tu seras un homme. L'un après l'autre, ses garçons ont disparu, quatre sont morts, de maladie, d'accidents du travail, et les trois derniers sont dans la nature, un peu là, en Algérie, un peu ailleurs, dans le Golfe ou en Lybie, à suivre des chantiers, à courir après la vie. On peut dire qu'ils sont perdus, ils ne viennent jamais, ils n'écrivent pas, ils ne téléphonent pas. Peut-être sont-ils morts aussi. Au final, tonton Ali n'a que moi. Je n'ai plus revu mon père. Je ne suis pas retourné en Algérie et lui n'est jamais venu en France. Il ne voulait pas qu'on rentre au bled, il disait : Plus tard, on verra. Notre mère est venue trois fois quinze jours qu'elle a passés à pleurer. On ne se comprenait pas, c'est bête, elle parlait berbère alors qu'on baragouinait un pauvre arabe des banlieues et un allemand de bricolage, elle en savait très peu et nous n'avions que de vieux restes décousus. On se souriait en répétant *Ya, ya, gut, labesse, azul, ça va, genau, cool, et toi*. Rachel est parti une fois au pays, c'était pour me ramener en France. Le père n'est jamais sorti de son village. C'était bizarre mais les histoires de famille c'est toujours bizarre, on ne les connaît pas, donc on ne fait pas attention.

Le 25 avril 1994, les parents ont été assassinés dans leur village de Aïn Deb par un groupe du G.I.A. Deux ans plus tard, Waldich ouvre la malle de son père.

J'avais lu et relu le journal de Rachel, et j'ai compris bien des choses, mais de toucher avec mes mains ce livret, ces médailles, de voir avec mes yeux ces noms, ces papiers, ces cachets, ça m'a fichu un coup. Je me sentais mal. Le fatras disait que mon père était un criminel de guerre nazi, qui aurait été pendu si la justice avait mis la main sur lui et, en même temps, ça ne disait rien, je le refusais, je m'accrochais à autre chose, plus vrai, plus juste, c'est notre père, nous sommes ses enfants, nous portons son nom, c'était un type formidable, dévoué à son village, aimé et respecté de ses habitants, qui a aidé à l'indépendance d'un pays, à la libération d'un peuple. Je me disais : il était soldat, il a obéi aux ordres, des ordres qu'il ne comprenait pas, qu'il désapprouvait. Les coupables sont les chefs, ils savent ce qu'ils manigancent et comment mener la barque pour que les exécutants n'y voient goutte, n'aient pas à réfléchir. Et puis, pourquoi remuer le passé, papa est mort, assassiné, égorgé comme un mouton, et maman aussi, et leurs voisins, par de vrais criminels, les plus haineux que le terre ait portés [...].

Malika Mokkedem (née en 1949)

Malika Mokeddem est née à Kenadsa en Algérie en 1949. Après des études de médecine à Oran, puis à Paris, elle s'installe à Montpellier en 1979. Elle a publié *Le Siècle des sauterelles* (1992), *L'Interdite* (1993), *Des rêves et des assassins* (1995), *Les Hommes qui marchent* (1997) *N'zid* en 2001 et *La Transe des insoumis* en 2003. L'émancipation des femmes et leur combat contre l'oppression sont au cœur de l'œuvre de Malika Mokeddem.

Mes hommes (2005)

Plus tard, à six ou sept ans, je t'implorais de m'acheter une bicyclette. Notre maison était hors du village, si loin de mon école. Par grande canicule - neuf mois par an dans la fournaise du désert - je me liquéfiais durant les trajets. Mes copines pieds-noires en avaient toutes, elles, qui habitaient à deux pas de l'établissement. Tu me répondais que tu n'avais pas d'argent. Argument irréfutable, mon père.

Mais un jour, revenant de mes cours au bord de l'inanition, je t'ai trouvé poussant un vélo flambant neuf sur lequel trônait le premier de tes fils. Vous riez aux éclats. Je suis l'aînée. Ton fils n'avait que quatre ans. Il ne quittait pas la maison. J'en suis restée sans voix. Cette fois-là, c'est ta mort que j'ai désirée, mon père. De toutes mes colères et mes peines. J'aurais voulu que tu meures sur l'instant tant m'était intolérable ce sentiment que j'étais déjà orpheline de toi.

Le deuxième de tes fils, maladif, exigeait beaucoup de soins, d'attentions. Devant mon refus de seconder ma mère, un jour, tu avais tenté d'user de séduction, mon père. Je n'en démordais pas : " Je ne suis pas, je ne serai jamais l'esclave de tes fils ! " Tu avais réussi à contenir ton indignation : " Occupe-toi de lui s'il te plaît. Seulement de lui. Ce ne sera pas de l'esclavage comme tu dis. Chaque semaine je te donnerai quelques pièces pour ça. Ce sera un travail rétribué. " J'ai accepté pour pouvoir m'offrir moi-même la bicyclette tant convoitée. Marché conclu, nous avons topé en nous regardant droit dans les yeux.

Combien de mois plus tard as-tu cassé ma tirelire en mon absence pour t'accaparer mes petites économies ? Ce jour-là, je t'ai haï mon père. Et pour longtemps. Tu m'avais volée. Tu avais trahi la parole donnée. C'était tout ce que je pouvais attendre de toi, moi, la fille.

C'est ce jour-là que j'ai commencé à partir, mon père.

Azouz Begag (né en 1957)

Homme politique, écrivain et chercheur français en économie et sociologie au CNRS, Azouz Begag est né en 1957 à Lyon. Ses parents, originaires d'Algérie, ex-ouvriers agricoles à Sétif, ont émigré en France en 1949. Il passe une partie de son enfance, jusqu'à dix ans, à Villeurbanne, dans un bidonville, puis dans une HLM à Lyon, période de sa vie racontée dans *Le Gone du Chaâba*, paru en 1986, et adapté au cinéma par Christophe Ruggia en 1997. Ce titre est révélateur de son intérêt pour le métissage culturel : le premier terme est emprunté au dialecte lyonnais et signifie « gamin », le deuxième, nom donné au bidonville où il a vécu, vient du dialecte algérien. Azouz Begag est l'auteur de plus de vingt livres, dont plusieurs reviennent sur son enfance. Rappelons l'hommage qu'il rend à son père dans *Le Marteau pique-cœur* (2005).

Le Gone du Chaâba (1986)

Au milieu des années soixante, dans un bidonville de la banlieue de Lyon, se prépare une grande fête : la circoncision du narrateur, Azouz Begag lui-même, et de son frère Mustapha.

Quatre jours avant le week-end décisif, les femmes avaient roulé le couscous dans d'énormes cuvettes. Ma mère avait utilisé celle dont elle ne s'était jamais séparée depuis El-Ouricia. Pendant la fabrication du couscous, une ambiance des grands jours enveloppait le Chaâba. Une dizaine de femmes étaient adossées contre le mur des baraques, assises sur leur séant bien rempli, la jambe gauche tendue, l'autre complètement repliée, coïncant ainsi la cuvette dans laquelle les grains étaient roulés et accouplés. Les tamis, l'eau, le sel, la semoule... Tout y passait dans un rythme scandé par les mouvements des bras. Une femme faisait le service, passant auprès des travailleuses pour proposer un café. Le mange-disques crachait des chants sétifiens, tandis que les enfants tournoyaient comme des mouches autour de leurs mères et des pâtisseries qui accompagnaient le café.

Le boureau était prévenu.

Le vendredi soir, l'ambiance était presque à son apogée au Chaâba, les bendirs battaient la cadence, les femmes, isolées dans la baraque des cousins, roulaient le nombril, et les hommes, regroupés chez nous, assis sur des chaises, racontaient la vie en France. Les enfants naviguaient entre les deux fêtes, picorant à droite, à gauche, dans les assiettes.

Je ne me souviens pas avoir dormi, tant la peur m'a serré le ventre. Sans relâche, j'ai interrogé mon frère :

- Dis-moi, ça fait mal ?

- J'en sais rien, moi, c'est la première fois aussi.

- Tu crois qu'on va gagner des ronds ? Et qu'est-ce qu'on va faire avec ? J'ai envie de m'acheter un vélo. Tu crois que le papa, y va vouloir.

Moustaf a fini par s'endormir.

Dans la nuit, j'ai vu un homme poilu qui s'approchait de moi, brandissant dans sa main une lame de rasoir, ricanant comme un fou. Lorsqu'il a posé sa main meurtrière sur ma tête, j'ai sursauté dans un ultime effort pour me dégager de son étreinte. Je me suis réveillé en me redressant brutalement. Ma mère était là, debout devant mon lit, souriante. Elle venait me réveiller.

Samedi, 7 heures du matin. Le jour le plus long.

Me traiter de faux frère, avec tout ce que j'ai donné !

Ma mère nous a fait prendre un bain dans la baignoire familiale, nous a passé une culotte blanche à chacun et une gandoura resplendissante de pureté, tombant jusqu'aux chevilles. Autour du cou, un foulard vert noué de plusieurs nœuds.

9 heures du matin. Nous étions prêts, marchant, errant dans le quartier, hagards, angoissés, en attendant l'arrivée du tahar. Des convives arrivaient, nous embrassaient, nous encourageaient par des tapes amicales sur la tête. Enrobées dans de longs binouars aux mille reflets, arborant des bijoux en or au cou, aux poignets, autour du ventre, aux doigts, les femmes paraient dans la cour.

À l'annonce du tahar, mon sang a cessé de circuler. Un homme, grand, de type européen, moustaches, vêtu d'un costume marron « made in les puces de Villeurbanne » et d'une cravate découpée dans un vieux rideau vert. Il portait un cartable. Mon père l'a accueilli et introduit dans la pièce centrale où un matelas avait été posé par terre, coiffé par deux énormes oreillers aux taies brodées.

Le tahar nous a appelés. Après quelques paroles apaisantes, il a relevé nos gandouras jusqu'au nombril, baissé nos culottes et palpé notre bout de chair.

- Ça va bien a-t-il conclu, sourire aux lèvres. Comment tu t'appelles, toi ?

- Azouz.

- Tu es un grand garçon, Azouz.

À midi, les invités ont fait honneur aux quinquaux de couscous, à la sauce garnie des légumes les plus variés, aux morceaux de mouton, aux pastèques, aux dattes, aux gâteaux de semoule et au miel.

2 heures. Le tahar s'est levé de table pour pénétrer dans la salle d'exécution. Quelques hommes l'avaient suivi, nous entraînant avec eux. Les femmes étaient déjà là. Blotties dans un coin, elles chantaient, tapaient sur les bendirs, s'égosillaient. Deux chaises ont été placées près de la fenêtre. Le tahar prépara ses instruments et ses produits et, lorsqu'il a fait un signe aux hommes debout près de moi, ma mère a commencé à pleurer.

Ce document pédagogique de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration a été réalisé en collaboration avec l'association Génériques.

« Générations, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France » : une exposition de Génériques à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration.

Avec le soutien de la Direction du développement et des affaires internationales (ministère de la Culture et de la Communication), de la direction de l'accueil, de l'intégration et de la citoyenneté (ministère de l'immigration, de l'intégration, de l'identité nationale et du développement solidaire), de l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances, direction régionale Ile de France, la Fondation France Télévisions et la Fondation Total.

Contacts :

- Département Education de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration: education@histoire-immigration.fr
- Génériques, 34, rue de Citeaux, 75012 Paris (www.generiques.org, www.generations-lexpo.fr)